

***MESSE POUR LES VICTIMES DE TOUTES LES GUERRES,
SPÉCIALEMENT LES MORTS DE VERDUN ET DE LA SOMME***

*Mi 4, 1-4
Psaume 84
Mt 24, 3-7*

« Il arrivera dans les derniers jours que la montagne de la Maison du Seigneur se tiendra plus haut que les monts, s'élèvera au-dessus des collines... »

De cet oracle du prophète Michée, nous pouvons aisément conclure que les « derniers jours » dont il est question ne sont pas encore arrivés. Malheureusement, personne encore n'a pu voir les nations renoncer pour toujours à lever l'épée les unes contre les autres ; et l'on n'a pas vu davantage les peuples monter ensemble vers Jérusalem, en se donnant la main et en chantant des cantiques d'action de grâce. Au contraire, les pèlerins qui m'accompagnaient en Terre Sainte il y a quelques jours ont constaté que Jérusalem, malgré son nom de « ville de la paix », restait une des villes du monde où les tensions étaient les plus palpables. Non seulement les « derniers jours » ne sont pas encore arrivés, mais ces jours d'accomplissement et de paix définitive annoncés par Michée peuvent nous sembler plus éloignés, plus utopiques que jamais dans l'histoire des hommes. Certes, nous ne sommes pas, comme il y a un siècle, dans une situation de guerre mondiale déclarée, mais les foyers de conflits, actuels ou potentiels, paraissent être de plus en plus nombreux, et les apôtres de la paix de plus en plus seuls dans leurs efforts.

Toujours dans l'attente d'une paix générale qui se dérobe sans cesse, nous nous prenons à douter qu'elle arrive un jour. Pire encore : puisque le prophète nous assure que « la bouche du Seigneur de l'univers a parlé », nous pouvons même être tentés de douter que cette bouche du Seigneur soit véridique et non mensongère.

C'est à ce stade qu'il convient de nous tourner vers le Christ qui nous parle dans l'Évangile, et de nous demander si, et comment, la bouche du Seigneur est véridique en Lui : n'est-il pas en Personne la Parole de Dieu ?

Seulement, faisons bien attention ! De toute évidence, il faut nous garder de lui poser la même question que lui posent les disciples : « dis-nous *quand* cela arrivera ». Nous remarquons en effet que cette question-là n'obtient pas d'autre réponse qu'une mise en garde : « prenez garde que personne ne vous égare ».

Mais pourquoi la question des disciples, la question sur le moment de l'accomplissement, reste-t-elle sans réponse, alors que cette question nous taraude autant qu'eux ?

Il me semble que la raison en est très simple. Demander au Seigneur de nous dire « quand cela arrivera », c'est sous-entendre que les temps et les moments seraient en quelque sorte extérieurs à nous, comme s'ils étaient le résultat d'un décret divin dans lequel nos libertés humaines ne joueraient aucun rôle : c'est nous mettre en quelque sorte hors-jeu dans les drames qui traversent notre Histoire.

Mais si l'accomplissement promis dépendait seulement d'un décret divin, nous serions dans une autre histoire que l'histoire du salut que les Écritures déroulent sous nos yeux. L'histoire biblique n'est pas l'histoire de décrets divins arbitraires : elle est tout entière tissée de l'initiative de Dieu et des libres décisions humaines. C'est une histoire dans laquelle Dieu se donne à nous et ne se départit jamais de sa fidélité, mais s'en remet aussi à nous du soin de coopérer avec Lui, et de faire fructifier ou non ce qu'il nous donne.

Il en va de la paix de Dieu comme de nos existences : elles nous sont données comme une bénédiction, mais aussi comme une page vierge sur laquelle il nous revient d'écrire nos *décisions*. C'est ce que dit le livre du Siracide en son chapitre 15 :

¹⁵ Si tu le veux, tu garderas les commandements
pour rester fidèle à son bon plaisir.

¹⁶ Devant toi il a mis le feu et l'eau,
selon ton désir étends la main.

¹⁷ Devant les hommes sont la vie et la mort,
à leur gré l'une ou l'autre leur est donnée.

Ainsi chacune de nos vies peut-elle être germe de vie ou de mort, alors même que Dieu n'est que Vie ; germes de paix ou de guerre, alors même que Dieu n'est que Paix. Certes, on peut objecter que nous ne subissons pas toujours les conséquences de nos décisions personnelles : les décisions qui aboutissent aux conflits entre les peuples sont subies par ces peuples sans qu'ils y soient pour grand-chose. Cela est vrai, mais seulement en partie. Quand un peuple, par exemple, élit un chef d'État, ce peuple tout entier assume par avance ce que ce chef d'État a promis de faire ou de ne pas faire : une responsabilité déléguée demeure une responsabilité. Plus profondément, dans la grande solidarité humaine, nos choix sont mystérieusement reliés les uns aux autres : en négatif, ce lien s'appelle le péché ; en positif, il s'appelle la communion des saints.

Cette solidarité dans la responsabilité a donc un versant positif. Il faut même aller jusqu'à dire que ce versant positif est premier par rapport au versant négatif. Si nous pouvons, ne serait-ce que par notre silence, nous faire complices de lâchetés ou de crimes, nous pouvons tout aussi bien faire usage de notre liberté pour être, dans un monde en guerre, des bâtisseurs de paix. Et notre foi nous dit que Celui que nous appelons « le Prince de la Paix » a, par une seule et unique décision personnelle, fait basculer le destin du monde. La décision de Jésus de livrer sa vie sur la croix le fait sortir à tout jamais de la liste interminable et déprimante des innombrables victimes de la violence humaine. En se livrant volontairement à notre violence, il en a changé le sens : la violence subie est devenue un acte d'amour au bénéfice des bourreaux eux-mêmes. À ceux qui lui donnaient la mort, le Christ a donné la vie. Si bien que dans l'eucharistie que l'Église célèbre depuis les origines, elle peut rendre grâces pour cette mort, car elle est devenue pour tous source de vie.

Dans les paroles de soldats que nous entendrons tout à l'heure, se retrouve souvent quelque chose de cette transformation du regard. Beaucoup parmi eux, en effet, étaient

de culture chrétienne, et avaient entendu parler depuis leur enfance de cette étrange mort qui nous nous a rendu la vie : au milieu des atrocités de la guerre, ce discours qui leur paraissait théorique prenait un nouveau relief. Comme l'écrit l'un d'entre eux : « Moi qui n'allais pas souvent à la messe avant la guerre, maintenant j'y vais toutes les fois que j'en ai l'occasion... Je vais à la messe parce que le danger m'a fait réfléchir à des choses auxquelles je ne voulais guère penser avant la guerre... En prenant les longues heures de garde au créneau, j'ai eu le temps de réfléchir, et maintenant je prends au sérieux ces croyances à propos desquelles j'ai discuté si souvent avec les camarades » (Joseph Gilles, 6 août 1916, tué le 20 août à trente-six ans).

Il serait absurde et offensant pour eux d'attribuer cette réflexion à la seule peur de la mort. C'est bien plutôt la découverte de la vraie valeur de la vie, et de la manière dont une seule vie donnée en révèle le sens pour tous. C'est aussi la découverte qu'il s'agit moins pour l'humanité de changer de convictions que de changer de vie. À la question « quand cela arrivera-t-il », il n'y a pas d'autre réponse : il faut, de toute urgence, que quelque chose survienne en nous, qui transforme nos raisons de vivre et notre vie elle-même.